

---

## Antoine Lagrené, le Voyageur, n'est plus... (1931 - 2020)

Monique Heddebaut

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/2981>

DOI : 10.4000/tsafon.2981

ISSN : 2609-6420

### Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 171-176

ISSN : 1149-6630

### Référence électronique

Monique Heddebaut, « Antoine Lagrené, le Voyageur, n'est plus... (1931 - 2020) », *Tsafon* [En ligne], 79 | 2020, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 28 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/2981> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.2981>

---

## ***Hommage***

# **Antoine Lagrené, le Voyageur, n'est plus...**

**(1931 - 2020)**

**Monique Heddebaut\***

Antoine Lagrené n'est plus... usé, épuisé qu'il était, par sa vie de Voyageur, mais surtout par les mois passés au camp de Malines, à Auschwitz dans le camp des familles et ensuite à Buchenwald. Il portait gravée dans sa mémoire, dans sa chair, l'expérience de l'univers concentrationnaire. Il était resté à jamais le matricule Z 9130 tatoué à son arrivée à Birkenau. Ce 22 février 2020 a donc eu une résonnance étrange pour moi qui l'ai côtoyé fréquemment depuis 2005.

Il m'avait fait entrer dans un monde qui n'était pas le mien. Je travaillais depuis quelques années sur la Shoah que j'essayais d'appréhender dans toutes ses dimensions et sa complexité. J'avais déjà écrit sur les persécutions raciales et, surtout, j'avais commencé à recueillir des témoignages mesurant à quel point ils étaient essentiels dans la confrontation avec les archives. Ils me permettaient avant tout de documenter l'histoire des Tsiganes, ces grands oubliés de l'histoire. La rencontre avec Antoine, espérée et longtemps attendue, fut déterminante, car il était l'un des trois survivants des 352 Tsiganes du convoi Z parti de Malines le 15 janvier et arrivés à Birkenau le 17 janvier 1944. Vingt-neuf personnes portant le patronyme de Lagrené avaient été arrêtées à l'automne 1943. Antoine avait à peine treize ans quand il fut transféré de la prison de Loos-lez-Lille vers la caserne Dossin. Seuls trois membres

---

\* Musée de la Résistance de Bondues, Nord.

de cette famille revinrent d'Auschwitz-Birkenau : lui, sa mère Marie et sa tante Joséphine que j'avais pu interviewer à Forbach, là où elle réside actuellement.

La première fois que j'ai interviewé Antoine, il fut très vite incapable de poursuivre. Ce bref entretien très intense ramenait à la surface les souvenirs enfouis. J'étais moi-même mal à l'aise car l'interview devenait interrogatoire. J'avais pourtant souhaité lui poser une dernière question, à savoir les séquelles qu'il avait gardées de sa déportation. Il avait abrégé et conclu en me montrant simplement du doigt sa tête. Pires que tout étaient les souvenirs qui l'empêchaient encore de dormir. Il n'avait jamais parlé, raconté, tenté d'expliquer, ni même aux siens. Ils ne pouvaient « pas comprendre », disait-il. J'avais donc essayé de faire émerger, de décrypter les faits relatés avec des mots bien à lui, si personnels, si concis et cruels à la fois, ses impressions, définir ses sentiments et même comprendre ce que signifiait l'apparente absence de sentiments. « À Auschwitz, il ne fallait pas penser ». C'était une mémoire gelée, tétanisée, figée sur des images, sur des scènes. Ainsi il avait déposé son petit frère Joseph, né à Birkenau, « à la morgue », mot clinique pour ce qui n'était en réalité qu'un tas de cadavres en attente d'être brûlés.

Il avait ses propres définitions, sa propre analyse. Il évitait les expressions habituellement employées et utilisait des mots bruts, ordinaires pour tenter de mettre en mots l'extra-ordinaire. Quand il affirmait que « ça criait beaucoup » près de son Block, là où se trouvait le domaine des médecins qui stérilisaient à la chaîne et expérimentaient, il ne se risquait pas à en dire plus. Il n'y était pas. Il fallait demander aux femmes. Et celles-ci avaient souvent tu et même occulté ce qu'elles avaient vécu. Pour lui, un résistant, c'était simplement « quelqu'un qui dit non ! ». Il avait ainsi refusé de regarder un détenu pendu à Buchenwald, attitude risquée, car de l'ordre de la désobéissance. La pendaison d'un résistant devait éteindre toute velléité de rébellion, même minime. Ce gamin de treize ans, observateur, futé, débrouillard, qui avait essayé de survivre, n'avait pourtant pas l'impression d'être quelqu'un hors du commun : « J'ai eu de la chance », comme pour s'excuser d'être encore en vie.

Il était né en Allemagne, à Frankfurt-am-Main, aimait la culture allemande et surtout la musique classique. Sa famille animait des bals dans la région et comptait beaucoup de violonistes. Birelli Lagrène, un musicien de jazz, qui a joué avec Stéphane Grapelli, Didier Lockwood et

Thomas Dutronc, était son cousin. Mais Antoine n'était pas doué, paraît-il. Il avait été invité, en avril 2012, pour les cérémonies commémorant la libération du camp de Buchenwald. Je me souviens alors de son plaisir et de sa curiosité dans une librairie de Weimar où il m'avait accompagnée : « Nous [les Manouches], on a de la culture ». Ses propos vis-à-vis des Allemands – idéologues, nazis, bourreaux ou soldats – étaient toujours nuancés, circonsciés. Il ne m'avait pas caché à quel point l'univers concentrationnaire avait dénaturé et détruit l'homme. Il était lucide sur la façon dont le système nazi avait fait éclater les solidarités familiales, quand l'homme devient un loup pour l'homme, quand la victime devient bourreau à son tour, ce que les historiens qualifient de « mémoire grise de la déportation » si difficile et délicate à faire émerger.

Dans son échelle de valeurs, Buchenwald était « cent fois mieux qu'Auschwitz », car là, il avait retrouvé une humanité qu'on lui avait déniée. Le témoignage de Norbert Labau du Block 31, un résistant déporté parce que réfractaire, était éloquent sur la façon dont les adultes avaient pris en charge un groupe de gamins, ostracisés et rangés dans la catégorie des Tsiganes. Ce camp avait eu une importance primordiale et structurante pour Antoine : il avait eu la chance d'être affecté dans ce Block, là où les prisonniers de droit commun n'avaient pu s'imposer. Lors de son retour à Buchenwald en 2012, il avait longuement arpenté les allées du camp. Devant les barbelés qui l'entouraient, il avait souhaité « aller voir de l'autre côté » ce village entrevu pendant des mois, entre août 1944 et avril 1945, dans une normalité inaccessible en des temps gangrénés par l'idéologie nazie et raciale. Il apercevait les enfants qui allaient à l'école, lui qui avait terminé sa scolarité dans ce Block avec d'autres gamins grâce à un instituteur, résistant lui aussi, qui utilisait la topologie et la structure du camp, le nombre de rangées, pour leur apprendre opérations, périmètre et surface.

La première fois où il a témoigné devant des élèves, c'était devant ceux du lycée Lyonel Feininger à Buttstedt/Mellingen, près de Weimar-Buchenwald. Il n'était pas forcément à l'aise dans ce genre d'exercice, mais savait pourtant trouver spontanément les mots qui frappaient son auditoire. Il avait ce jour-là conclu ainsi son discours : son plus grand souhait était de « ne plus vivre dans la peur ». Je me souviens d'un groupe de jeunes venus de Seine-Maritime, près du *Revier* [l'infirmerie] qui écoutaient un ancien déporté, Albert Girardet. Antoine s'en était approché. Ils ne se connaissaient pas et pourtant ils s'étaient mis à parler d'une seule voix, avaient utilisé la même langue devant eux, la langue

des camps, liés par une communauté de vies, de survie. Ils ont alors raconté, expliqué.

Même si nous avons conscience de la nature des camps et des centres de mise à mort, des processus d'extermination, même si nous savons, même si nous – historiens, enseignants, associations – transmettons le plus possible et dans l'urgence, nous restons forcément à la porte du camp. Et à l'heure où s'achève « l'ère du témoin », à ce tournant d'une époque où il nous faut inventer d'autres formes de transmission de la mémoire, je ne peux m'empêcher de penser à l'inauguration d'une exposition au musée de la Résistance de Bondues sur « L'enfant et l'adolescent dans l'univers concentrationnaire ». Lili Leignel-Rosenberg, déportée en 1943 à Ravensbrück à onze ans, était assise à côté d'Antoine ce soir-là. Il avait été sollicité pour écrire dans le Livre d'or. Y figurent désormais ces simples mots : « Merci de penser à nous les déportés ».

\*\*\*\*\*

Les entretiens que Monique Heddebaut a pu mener avec Antoine Lagrené ont abouti aux travaux suivants<sup>1</sup> :

Heddebaut Monique, « Persécutions raciales dans le Douaisis pendant la Seconde Guerre mondiale, Juifs et Tsiganes, *Tsafon, revues d'études juives du Nord*, hors-série n° 4, octobre 2008.

Heddebaut Monique, *Des Tsiganes vers Auschwitz – Le convoi Z du 15 janvier 1944*, coll. Ces oubliés de l'Histoire, Paris, éd. Michel Reynaud –Tirésias, 336 p. Site : [www.editionstiresias.com](http://www.editionstiresias.com).

---

<sup>1</sup> Note de la rédaction de *Tsafon*.

*Tsafon 79 : Antoine Lagrené, le Voyageur, n'est plus...  
(1931 - 2020)*



Carte de déporté politique d'Antoine Lagrené établie le 26 mai 1953  
(photo Monique Heddebaut)



Plaque commémorative à Buchenwald  
(photo Monique Heddebaut)





Le rassemblement pour la cérémonie commémorative, Buchenwald, 2012  
Antoine Lagrené se trouve à gauche (blouson clair)  
(photo Monique Heddebaut)



Albert Girardet (à gauche) avec Antoine Lagrené (à droite), Buchenwald, 2012  
(photo Monique Heddebaut)